



Bertevin et sa vache

Jean-Patrick BEAUFRETON

Couverture : Pixabay – Creozavr



Œuvre mise à disposition selon les termes de
la Licence Creative Commons 4.0 International :
pas d'utilisation commerciale ; partage dans les mêmes conditions

S'il est un animal qui a lui seul pourrait symboliser la Normandie, ce serait bien la vache ! À tel point qu'un couple de chanteurs populaires l'a mise en musique : « les vaches rousses, blanches et noires sur lesquelles tombe la pluie ». L'animal broute en paix dans la plupart des prairies, elle s'affiche volontiers sur les emballages de lait et les boîtes de Camembert. La Normandie sans vaches est aussi inconcevable que la Bretagne sans binious, la Camargue sans flamants.

Mais la célèbre ruminante brille par sa discrétion dans les histoires traditionnelles de la région et une bibliothèque entière laisserait le lecteur bredouille. Certes, certains récits parlent de sa famille, mais pas d'elle-même : en vallée de Seine, un paysan cupide reçoit un navet en échange d'un veau élevé sous la mère, mais l'histoire mentionne le veau, pas la vache ! Sur l'autre rive, des moines gourmands – ou gourmets – poussent les bœufs à traverser le fleuve pendant le Carême : comme il leur est interdit de manger de la viande, ils revendiquent le droit de consommer ces animaux aquatiques, nageurs et sortis de l'eau... les railleurs citent les bœufs, non les vaches !

En allant à la lisière de la région natale de Guillaume le Conquérant, à quelques lieues de l'archange Michel, à deux pas de la Mayenne, s'étire la cité de Parigny, dont la paroisse honore une représentante de la race bovine, une génisse pour être précis, ainsi sa virginité rappelle celle des saintes. Pour dire la stricte vérité, ce n'est pas l'animal dans sa globalité, mais sa corne en particulier qui est vénérée. D'ordinaire, parler des cornes prête plus à sourire qu'à se recueillir ; elles sont évoquées aux veillées, c'est certain, comme des décorations plantées sur la tête des maris trompés. Nulle part ailleurs, on ne se prosterne devant elles, elles ne présagent jamais l'avenir. Pourtant là, c'est bien le cas ! Comment ces habitants en sont-ils arrivés à cette originalité ? L'histoire de cette corne mérite de s'arrêter.

Bertevin serait né en Normandie, du côté de Caen. Que cet homme du dixième siècle ait fui l'avancée des Vikings et qu'il soit allé prêcher la bonne parole dans les contrées plus calmes, autour de Laval, intéresse les historiens hagiographes, car cette étape ne fut qu'initiale dans le parcours de notre personnage.

Jeune diacre, Bertevin fut engagé au château de Laval-Guyon et attacha ses services au seigneur du lieu, le sieur Bellailé. Le maître et son épouse apprécièrent rapidement les qualités du jeune clerc ; ils le chargèrent de l'éducation de leurs enfants, puis de l'administration de leur maison. Les officiers du château s'en montrèrent jaloux et décidèrent d'éliminer vite fait, bien fait cet intrus, cet étranger, ce crâne d'œuf. D'autant plus que le perturbateur s'était mis en tête de convertir les païens du Maine à une nouvelle religion. Ses paroles, bonnes ou non, saintes ou pas, déplaisaient aux tenanciers des croyances du coin et de l'époque ; ils vénéraient tout et n'importe quoi, eux aussi, surtout les choses qu'ils voyaient, comme le gui, les animaux, les éclairs ou les éclipses.

— Va t'en voir plus loin au lieu de raconter tes sornettes, clamaient les prêtres de service. Quand il y a des éclairs, il est évident que les dieux piquent une colère. Tout le monde te le dira, on le sait depuis que le tonnerre existe !

Ils lui avaient donné le surnom de Brévin, ce terme évoquant à leurs yeux le bréviaire qu'il lisait sans cesse et montrant ses manières de parler et se mou-

voir, rapides et brèves. Mais Bertevin, ou Brévin, ne se démoralisait pas et continuait à professer ce que sa religion lui avait enseigné : les trois dieux en un seul, la vierge qui enfantait et les saints qui miraculaient.

Après les moqueries, les courtisans du seigneur en vinrent aux menaces, puis aux coups, enfin à la mise à mort. Un soir, ayant invité Brévin à se promener, les officiers du palais le trucidèrent, avant de cacher son corps dans une mare située à quelques pas de l'église.

— Tu es sûr de ta planque ? Elle n'est pas visible ?

Comme ils craignaient la découverte du corps, les meurtriers le retirèrent de la mare et le déposèrent dans une fontaine.

— Tu n'as rien remarqué : la nuit, il y a une étrange lumière qui brille !

Les officiers paniquèrent, ils prirent de nouveau le cadavre, le transportèrent au bout de leurs lances et le jetèrent dans la rivière, alourdi de pierres.

— Et s'il remontait à la surface un jour, qu'est-ce que tu raconterais ?

Ils finirent par cacher les restes de Brévin dans une grotte. Mort ou vif, le cadavre continuait à troubler les esprits, il ne reposait jamais en paix et ne laissait ja-

mais ses assassins tranquilles. De quoi mettre les nerfs en boule !

Dans son pays natal, une vision céleste avertit sa marraine, une bonne Normande, du sort donné à son filleul bien-aimé – à croire que la lumière nocturne brillât comme un laser à travers les cieux. Elle vint dans la région de Laval avec une charrette et une génisse pour récupérer le corps enseveli. L'animal mena miraculeusement sa maîtresse jusqu'à la roche qu'elle gravit sans peine, jusqu'au sommet de la colline escarpée, dans une parcelle connue de personne, accessible par aucun sentier : un endroit où même une mouche n'aurait pas idée d'aller voler. Ne le cherchez pas sur une carte de France, ni d'ailleurs. De toute façon, ce n'est pas là que l'histoire trouve son piquant.

Allez savoir pourquoi la bête ruminante eut l'idée de crapahuter vers cet endroit-là, au bon moment, ni ailleurs, ni avant, ni après. Il se passe des choses dans la tête des bovins que les savants sont incapables de prévoir, mais qui poussent ces bêtes là où personne ne les attend. Toujours est-il que la génisse se retrouva à « siffler là-haut sur la colline » ; alors que d'autres bo-

vidés auraient mugé : « qu'il est long, qu'il est loin ton chemin ». De plus, elle désigna la dépouille abandonnée à la marraine, qui s'empressa de la charger sur son échine ! Ensemble, elles redescendirent, comme si toute cette aventure mystérieuse ne représentait pour elles qu'une balade de santé.

Là, la trace de la marraine se perdit pour l'éternité : sa tâche fut de hisser le cadavre de Brévin sur le dos de la génisse ; ensuite l'animal continua le périple en solitaire. Elle traversa des fourrées d'épines, évita des ronces sans nombre, enjamba des ruisseaux glacés. Passant en des endroits où aucun éleveur ne mettrait son troupeau, certaine que les bêtes fuiraient tellement les lieux semblaient inhospitaliers. Notre vache fabuleuse, au contraire, poursuivait son bonhomme de chemin, un pas devant l'autre, par des sentiers inédits pour s'orienter, même si les rivières barraient la route à de multiples reprises ! La génisse marchait, marchait, marchait, les restes de son évangéliste sur le dos ; elle franchissait les collines, dévalait les coteaux et filait le cœur léger.

Après cette incroyable pérégrination chaotique, la génisse arriva à Parigny, la fleur au naseau, l'air guillerette, pas fatiguée le moins du monde. Tant mieux pour elle, car son labeur n'était pas achevé, comme vous allez en juger.

Parvenue en ce lieu plus accueillant que le point de départ, l'animal eut une nouvelle idée en tête qu'aucun humain n'aurait trouvée seul. Eh bien, notre vache normande l'a eue, sans que personne ne la lui soufflât ! Comme quoi, le terroir a de l'influence sur les méninges et sur l'intuition.

À quoi a-t-elle songé, la génisse de Bertevin ? Elle jugea que son passager, l'évangéliste qui avait missionné et qui fut occis dans le Maine, méritait bien un petit monument commémoratif. Dans sa petite tête de demoiselle bovidé – christianisée en plus, mais vous l'aviez déjà compris – elle imagina une sainte chapelle, rien de moins ! La génisse, plutôt que devenir laitière comme la plupart de ses consœurs, s'est transformée en architecte, puis elle devint transporteuse de matériaux, enfin maçonne pour élever le monument en six, quatre, deux.

La bête n'avait ni l'art, ni la manière d'assumer un

tel chantier ; son ouvrage risquait d'appartenir autant à l'art de la construction qu'au bricolage du dimanche. Un jour qu'elle revenait avec un chargement de pierres, de sable ou de mortier, de tuiles, d'outils ou de charpente – encore des détails qui détournent l'attention sans aider à saisir le fond de l'épopée – le pauvre animal perdit une corne à environ cinq cents mètres du bourg. L'incident ne passa pas inaperçu : les habitants, déjà ébahis par ce que l'animal entreprenait, observèrent avec stupéfaction la corne se détacher de la tête : avouons qu'en ce temps-là, un rien étonnait le public tandis que le merveilleux passait pour ordinaire !

Comme vous l'aurez sans doute remarqué, les métiers évoqués sont différents des tâches dévolues à notre mammifère régional. Du coup, la génisse s'épuisa au labeur, s'usa jusqu'à la dernière force et mourut de fatigue, éreintée, exténuée ; il ne lui restait plus sur le dos décharné que le cuir et les os. Sa dernière parole attesta qu'elle était bien une jeune fille bovidé jusqu'au bout des sabots, ce fut un long gémissement que certains auraient entendu comme un beuglement ordinaire, mais que les gens du cru ont perçu comme

l'ultime plainte du saint animal, inquiet de l'avenir qui serait réservé à son précieux fardeau et à la poursuite des travaux.

Résumons la situation pour mieux mesurer l'héritage légué aux paroissiens de Parigny : une génisse morte amputée d'une corne et une chapelle contenant les reliques de Bertevin, surnommé Brévin. À cet ensemble peu banal, ajoutons une source d'eau cristalline qui avait jailli à l'endroit même où la corne avait touché terre !

Un sourcier avec sa baguette de noisetier, c'est bon pour le folklore ; Bertevin pour sa part n'avait sous la main qu'une génisse, il n'allait pas attendre qu'un noisetier poussât ou qu'un pommier se transformât en arbre à écureuils, pendant que vous y êtes. Non. Il voulait récompenser et remercier les habitants qui l'avaient accueilli. Il avait considéré ce qui leur manquait et estima qu'ils méritaient un point d'eau potable, il leur offrit donc une fontaine. Ne vous en étonnez pas, Wallace en fit autant à Paris quelques siècles plus tard et personne n'a trouvé cette générosité étrange ou suspecte !

Ainsi les paroissiens de Parigny se trouvèrent en possession d'un patrimoine intéressant, du moins pour ceux qui se sentaient une âme religieuse : vous songez qu'ils possédaient de quoi organiser une procession qui déambulerait de la source à la chapelle, avec la corne de la génisse au point de départ et les reliques de l'évangéliste à l'arrivée. Que nenni ! Ce serait d'une telle tradition, rencontrée en tant de pèlerinages, qu'à la moindre bise anticléricale, le cortège serait considéré comme un rite vieillot et ne retiendrait plus l'attention des magazines. Relisez plutôt le début de l'histoire : la corne de la génisse de Bertevin avait la capacité de prédiction ! En voici l'explication.

La source, révélée par la chute de la corne sur le sol, se rapproche pas à pas de la chapelle entreprise par l'animal, phénomène pittoresque et unique qui s'ajoute à ceux déjà mentionnés. Un jour futur, plus ou moins lointain, l'eau surgira du sol au pied même du temple, c'est inévitable. Ce jour-là, le monde connaîtra son heure ultime : l'apocalypse annoncée dans les Saintes écritures anéantira la Terre entière ; il ne restera plus qu'une seule issue à l'humanité : le ju-

gement dernier ! Même Nostradamus a ignoré cette prédiction bovine !

Vous comprenez pourquoi il est inutile de savoir quand Bertevin a évangélisé le Maine : le plus important n'est pas dans l'Histoire passée, mais dans celle qui nous attend. L'essentiel n'est pas le lieu où les restes du prédicateur furent abandonnés, mais la distance qui sépare son mausolée de la source baladeuse.

Si la vache est si discrète dans les légendes normandes, c'est sans doute pour éviter de lui attribuer d'autres rôles semblables à celui évoqué dans ces lignes et que son nom qualifie par ailleurs.

Éditions La Piterne

Les éditions *La Piterne* publient les nouvelles de Jean-Patrick Beaufreton en livres numériques. Ces publications sont disponibles sur Internet à la librairie 7Switch.

www.beaufreton.fr